

## La Chose silencieuse : un monastère céramique plongé dans ses pensées

Baek Ki-young,  
Responsable de recherche au Musée d'Art de la Ville de Séoul

Traduction du coréen par Koo Moduk  
2017

« J'aime les images mélancoliques, mais qui sont aussi oniriques et belles. »  
(Dans l journal de l'artiste Kim Myung-joo)

Après avoir étudié la céramique en Corée du Sud, Kim Myung-joo part en France en 2004. Durant les dix dernières années, elle crée de nombreuses œuvres, essentiellement en France et en Belgique. Elle obtient plusieurs prix sur la scène européenne : le Quentin d'Argent au Festival Européen des Arts Céramiques en 2009 à Terralha, le prix public et le prix du jury au Salon de la céramique Paris 14, respectivement en 2009 et en 2014, le prix d'encouragement au Musée Ariana (Genève) en 2013 et le prix « Coup de cœur » des amis de la Cambre à Bruxelles en 2014. Ainsi, récemment, ses créations ont attiré une attention particulière du public. En 2016, en Corée du Sud, elle a été sélectionnée pour bénéficier du programme de création au Clayarch Gimhae Museum. Artiste en résidence, elle a des opportunités de présenter ses œuvres. Nous espérons qu'elles généreront une nouvelle dynamique dans la sculpture céramique du pays.

Avec de la terre, elle fabrique d'« étranges (*uncanny*) » créations. Si on les regarde de près, ce sont des figures plongées dans la tristesse, qui pleurent et qui prient. En même temps, elles sont incorporées à une couronne, à un chandelier et se changent en fleur ou en plante fanée. Il n'est pas aisé d'appréhender immédiatement ce que signifient ces créations. Cependant, « l'inexplicable » chez Kim n'est pas « l'incompréhensible », mais « ce qui n'est pas explicable avec les mots ». Ses œuvres nous donnent l'envie de les contempler longuement et nous inspirent de la sympathie. Toutefois, si nous essayons de les expliquer, il est difficile de trouver les mots justes ; comme s'il s'agissait d'un secret, nous restons bouche cousue même si nous avons cherché des mots.

Le silence devant ses œuvres ne désigne pas un état vide où nous sommes incapables de parler, mais plutôt un état silencieux où se croisent d'une manière infinie diverses choses, un mot après un autre. Ne nous arrive-t-il pas parfois de dire que c'est « innommable » ? Si nous ne trouvons pas de mot pour nommer, il vaudrait peut-être mieux ravalier les mots évoqués. Au fond, les œuvres de Kim sont une sorte de poésie ou de pièce de théâtre. C'est la raison pour laquelle la plupart de ses œuvres continuent de poursuivre leur histoire sans jamais s'arrêter. Sortant de la salle de l'exposition, le spectateur imaginera que les objets exposés s'animent et vivent leur vie.

L'artiste considère comme beau ce qui est mélancolique et onirique. Dans son journal, elle écrit que la mélancolie n'est pas un simple sentiment de tristesse mais le sentiment le plus profond et le plus franc qui lui permet de réfléchir sur elle-même et de ressentir ce qui vient du fond de son être : les questions de la perte de l'existence avec le temps qui passe, le temps perdu, une absurdité, ou la mémoire de son enfance dont elle ne se souvient plus très bien. Ses œuvres sont plongées dans les pensées profondes. En un sens, elles sont peut-être des substituts d'un objet contenant sa mémoire ou son temps perdu. Cependant, même si ses œuvres sont des substances matérielles, elles ne reflètent pas l'objet perdu. Elles sombrent dans la tristesse de quelque chose qui a perdu « la Chose »<sup>1</sup>. Julia Kristeva écrit « la Chose est un soleil rêvé, clair et noir à la fois »<sup>2</sup>. Et elle ajoute : le sujet [le dépressif] « a l'impression d'être déshérité d'un suprême bien innommable, de quelque chose d'irreprésentable, que seule peut-être une dévoration pourrait figurer, une *invocation* pourrait indiquer, mais qu'aucun mot ne saurait signifier »<sup>3</sup>.

La série d'œuvres intitulée *Paysage intérieur* se divise en trois thèmes suivants : « Toucher de son ombre », « Face à l'immortalité » et « L'Oubli, devenir noir ». Kim la réalise depuis 2012, l'année où elle entre à l'École nationale supérieure des arts visuels de la Cambre à Bruxelles. Dès lors, elle commence à construire un univers qui lui est propre. Selon elle, c'est un moment où elle découvre son désir d'être artiste et celui de « créer pour dire [sa] vie, au plus profond de [son] être ».

La première œuvre de la série est « Toucher de son ombre ». Cette sculpture céramique montre la tête couronnée d'une femme aux cheveux noirs, posée sur un support céramique, lui-même placé sur une table en bois. La figure de la femme est faite de l'émail transparent qui s'écoule. Ses yeux, son nez et sa bouche sont faiblement dessinés par un pinceau, comme si on caressait le visage pour consoler cette femme. Ou peut-être ne s'agit-il pas d'un dessin mais d'une trace que l'artiste a laissée voir après avoir répété la même action de dessiner sur la surface céramique, puis effacer ce qui a été dessiné. Ce visage est une blessure rouge et claire. Que pense-t-elle ? Cette femme regarde de haut les fleurs dispersées par terre. Ces êtres végétaux vivants sont en train de se transformer en minéraux. Les fleurs, semble-t-il, ont dévoré leur ombre noire. L'intérieur des pétales est rudement peint en rouge, alors que leur extérieur est sombre.

Dans « Face à l'immortalité », deux corps apparaissent sur la scène : l'un à genoux et l'autre posé sur le sol. La partie supérieure de leur corps est composée de plein de petits visages comme des œufs. Si le premier se tient avec ses jambes blanches et raides, le second semble épuisé après avoir traîné son ombre noire écroulée. Les petits visages enveloppant son torse sont en train de se briser par une fissure de cette masse solide. Sur l'émail blanc et transparent, les

---

<sup>1</sup> « *Das Ding* [la Chose en allemand] est originellement ce que [...] nous appelons le hors-signifié. C'est en fonction de cet hors-signifié et d'un rapport pathétique à lui que le sujet conserve sa distance et se constitue dans ce monde de rapport, d'affect primaire antérieur à tout refoulement ». Jacques Lacan dans *L'Éthique de la psychanalyse*, séminaire du 9 décembre 1959, Seuil, Paris, 1986, p. 67-68. ; cité par Julia Kristeva, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Gallimard 1987 ; rééd. coll. « folio essais », p. 24. ; [...] alors que Freud insiste sur le fait que la *Chose* ne se présente qu'en tant que *cri*, Lacan traduit : *mot*, jouant sur le sens ambivalent du terme en français (« mot, c'est ce qui se fait », « aucun mot ne s'est prononcé »). Julia Kristeva, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, op. cit., p. 24.

<sup>2</sup> Julia Kristeva, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, op. cit., p. 22-23.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 23.

traces de pigment rouge présentent une agitation de ce corps pour une survie, sa mort et sa perte. Dans *Compulsive beauty*, ouvrage consacré au surréalisme, l'historien d'art américain Hal Foster explique la notion d'inquiétante étrangeté (*uncanny*). En effet, nous l'éprouvons dans le cas de l'animé perçu comme inanimé, du mobile perçu comme immobile, du voilé perçu comme érotique, de l'explosif perçu comme figé. Dans cet ouvrage, il dit que la pulsion de la vie (Eros) est liée à celle de la mort (Thanatos). Parmi les œuvres de l'artiste, *Face à l'immortalité* illustre le mieux ces deux pulsions dont parle Foster.

En dernier, « L'Oubli, devenir noir » est une œuvre qui réunit plusieurs créations que nous ne pouvons identifier : s'agit-il des êtres végétaux ou des animaux ? Certains sont comme des troncs d'arbres, d'autres ressemblent à des orchidées qui n'ont pas pu fleurir. Ils semblent presque tous brûlés du haut en bas et évoquent des plantes dans une région dévastée. Il y a aussi une création sous la forme d'une plante, qui fait penser à une flamme s'élevant. L'objet déposé sur la colonne en bois nous rappelle des objets quotidiens, tels qu'une théière ou un sac. Mais, brusquement, cette évocation s'anime et fait vivre un corps en feu, qui sort d'un désastre. Ainsi, les créations de l'artiste jouent une scène. Les scènes cruelles du désespoir et de la mort où la vitalité de la vie se pétrifie, ne s'oublie pas ou ne disparaissent pas – à l'instar des visages horribles qui surgissent à chaque instant, comme des traumatismes.